

DÉODAT ROCHÉ

Philosophe initié, défenseur du Catharisme (1877-1978)

Après deux ans vécus dans un hameau aux confins des Pyrénées Ariégeoises, mon administration vient de me muter dans un village des Corbières dont le Maire me convoque pour le 2 septembre afin qu'il puisse faire connaissance de l'enseignante que je suis et savoir si j'accepterai d'être le secrétaire de mairie de cette commune rurale.

Situé au sud de Carcassonne, entre Couiza et Chalabre, Arques est desservi par une route nationale déroulant ses méandres à travers un vallon dominé par des collines de moyenne altitude, souvent dénudées, parfois boisées, dans un paysage coloré et harmonieux. Dans le fond du vallon, coule un ruisseau à l'aspect débonnaire, le Rialsès, torrent affluent de la Sals qui se jette dans l'Aude à Couiza,

Avant de pénétrer dans le village, on passe devant un donjon flanqué de quatre tourelles, chef d'œuvre de l'art militaire du 13^e siècle.

D'après l'Histoire du Razès, un château aurait été construit, dès le 6^e siècle, par les Wisigoths dont la capitale de leur royaume fut un moment Rhedae, appelée aujourd'hui Rennes-le-Château proche de Arques.

Dès le IX^e siècle, Arques devient le chef lieu d'une importante seigneurie dont les premiers responsables furent investis par Charlemagne, à qui succéderont, d'abord, le seigneur du Razès puis le seigneur de Thermes dont les descendants conserveront la forteresse jusqu'en 1210, date du siège victorieux de Simon de Montfort ; le seigneur en fut tué et la forteresse détruite. Après la chute de Thermes, Arques fut attaqué par l'ost de Montfort, et la bourgade totalement détruite par l'armée des Croisés. Leurs maisons incendiées, les habitants chassés de leur village se réfugièrent dans les forêts environnantes pour y mener une lamentable vie de proscrits souffrant de la faim et du froid, tandis que par décision de Montfort, la seigneurie devenait le fief d'un « lieutenant » du chef de la Croisade. Pierre de Voisins, le nouveau seigneur, ordonna, en 1265, des exécutions sanglantes contre des habitants de sa baronnie, — dont une femme —, sous la fallacieuse accusation de sorcellerie. Les malheureux n'étaient-ils pas plutôt quelques-uns des Cathares chassés de leur village par la sinistre Croisade ?

Les descendants de Pierre de Voisins tinrent les habitants de leur fief sous une oppression impitoyable, et sur la colline appelée « la Tapie » se seraient alors érigés potences et piloris, symboles du pouvoir justicier seigneurial.

En 1340, Arques était devenu un centre important et y vivait un notaire ; la liste de ces derniers nous est connue à partir de 1693. Pour 1875 nous y découvrons le nom de Paul Roché.

Après les de Voisins, par le jeu des mariages, la seigneurie de Arques devient propriété de la famille de Joyeuse, déjà seigneur de Couiza.

Par le décret du 17 nivôse an XIII, Arques a perdu son titre de chef lieu. Devenu commune, Arques élit son maire, et en 1881 nous retrouvons le nom de Paul Roché, notaire, comme Maire de la Communauté.

Né le 5 Juin 1848 à Arques d'une famille aisée de commerçants en étoffes et en épiceries, dernier né des trois enfants du couple, préféré de sa mère, ardente catholique, le jeune Paul coule des jours heureux auprès des siens, y apprenant par des exemples quotidiens la générosité, le souci de venir en aide aux déshérités, aux malheureux les plus pauvres. À 10 ans, il entre au Lycée de Carcassonne où il réussit de brillantes études, tant en sciences qu'en lettres, récompensées par de nombreux prix dont celui d'instruction religieuse, marquant ainsi sa fidélité à l'enseignement maternel.

Au cours de ses études et sous l'influence des enseignements familiaux, l'adolescent songe un moment à quitter le lycée pour le séminaire afin plus tard de devenir prêtre. Mais il ne prendra une décision définitive qu'après avoir parlé à son père de ce projet au cours des vacances prochaines.

En juin, un incident, apparemment mineur, modifie son désir l'entrée dans un établissement d'enseignement religieux où il allait voir un ami, lui est refusée parce qu'il est revêtu de l'uniforme des lycéens et non pas d'une soutane !

L'adolescent prend alors pleine conscience de l'étroitesse d'esprit et du sectarisme de certains membres de l'Église vaticane. Il ne sera donc pas prêtre !

Lucienne Julien dans *Spiritualité cathare – hier, aujourd'hui, demain* (Hors série, mai 1994)

Le dévouement inlassable et l'abnégation dont doit faire preuve un médecin le séduisent, et volontiers, il choisirait cette profession qui paraît convenir à l'un de ses frères tandis que l'autre succédera à ses parents dans leur commerce.

Sur les conseils de son père, il va continuer par des études de droit sa formation intellectuelle il sera donc notaire à Arques.

Curieux notaire que ce Paul Roché, modèle de dévouement, d'une très grande bonté, plus préoccupé par l'histoire des religions que par un souci d'enrichissement. Il ne fit pas fortune mais il eut un profond désir de réformes sociales qu'il communiqua à son fils et suscita chez les habitants de Arques une très grande vénération par ses qualités de cœur.

Le 13 décembre 1877 naquit le fils du notaire à qui fut donné le prénom de Déodat et qui grandit, protégé par l'affection paternelle.

De son père, Déodat apprendra très tôt « l'inanité des récompenses enfantines comme celles des gloires humaines » et c'est pourquoi sans doute, malgré de multiples propositions, Déodat. refusa toujours d'être décoré de la Légion d'Honneur.

De son père, l'enfant apprendra aussi le respect de tout ce qui vit, l'amour de la nature, le dévouement à autrui et devenu adulte, écrira « Le souvenir le plus vif qui me reste de ma jeunesse est celui des promenades matinales que je faisais avec mon père... dès le matin j'allais avec lui dans les champs » C'était le plus souvent vers la colline de « La Tapie » où plus tard Déodat installera un rucher auquel il rendait visite quotidiennement lorsqu'il était dans le village. Jamais il n'était attaqué par les abeilles, ces « filles du soleil » qui venaient se poser sur ses mains et sur son visage sans agressivité. Pour les protéger d'une attaque de vipère, un matin d'été. Déodat dut tuer le serpent ce dont à son retour de promenade, il manifesta le regret il avait détruit une vie pour en sauver d'autres.

L'enfant et son père allaient par « des chemins bordés d'aubépine, cueillant quelques brins de lavande » devisant avant de regagner pour le travail du jour, la maison où les attendait la mère, modeste villageoise dont l'origine familiale remontait à un lointain passé, emplie de dignité, attentive et dévouée, consacrant une vie de labeur au bien-être du père et du fils.

Au cours de ces promenades, l'adolescent apprend de lui que « la bonne action fait l'homme et le distingue du scélérat » et que sont nécessaires « les bons offices que nous pouvons rendre aux autres » ; lui sont données par son père également « les premières méditations sur Dieu, sur l'Être nécessaire qui ne peut pas ne pas être, qui domine le temps et l'espace ».

Après la journée de travail et après le repas du soir, à la chute du jour, succédait toujours une promenade vespérale sur la route bordée de magnifiques platanes menant du village au château, au cours de laquelle les promeneurs contemplaient les couleurs du couchant, l'immensité de la voie lactée tandis que dans la forêt proche gémissait le grand duc.

À ces promenades, l'adulte restera fidèle. Tout au long de sa vie, avec son épouse ou des amis, il les reprendra, parlant avec beaucoup de simplicité du résultat de ses recherches, de la substance des livres, lus ou étudiés. De longues et enrichissantes conversations se déroulaient dans la sérénité de la nuit.

Au cours de son enfance, le jeune Déodat avait mené la vie libre d'un enfant de la campagne, il avait fréquenté l'école du village, y avait fait preuve d'une vive intelligence, mais coléreux, de violentes révoltes lui avaient valu des sanctions paternelles qui lui facilitèrent sans doute l'acquisition du calme et de la maîtrise de soi sans conteste que nous lui avons connus.

À 14 ans, après deux ans d'instruction paternelle, Déodat quitta Arques pour le Lycée de Carcassonne. Son départ du village lui fut un déchirement, et il supporta mal le régime quasi-militaire qui était celui, en ces temps là, des établissements scolaires. Mais sa brillante intelligence et sa vaste culture intellectuelle lui permirent de grands succès. Au cours des vacances, avec son père, il continua à développer ses connaissances.

Dès 1891, par la lecture de l'ouvrage « Traité méthodique de science occulte » il avait découvert Papus ; puis il s'imprègne des enseignements de Larmina, de Doinel, alors archiviste dans le Loiret et qu'il retrouvera plus tard bibliothécaire à Carcassonne. St Yves d'Alvedra lui dévoile l'initiation aux Mystères sacrés de l'Antiquité, plus particulièrement de l'Égypte où Moïse avait puisé son enseignement ; il se familiarise avec les Mystères de Mithra, avec la loi du Ternaire dans l'Homme (microcosme) et dans l'Univers (macrocosme) ; la vie de l'âme après la mort le préoccupe et dans son ouvrage « Survivance et immortalité de l'âme » (1955), il développera ses conclusions en s'insurgeant contre le spiritisme, source d'erreurs.

Lucienne Julien dans *Spiritualité cathare – hier, aujourd'hui, demain* (Hors série, mai 1994)

En 1891, Déodat termine ses études secondaires et part pour Toulouse où, à l'Université de cette ville, il prépare et obtient sa licence de droit, puis celle de philosophie pour laquelle il présente une thèse sur Plotin et les Valentiniens en 1899.

Particulièrement intéressé par le sort des gnostiques d'Orléans à propos desquels Doinel avait écrit que « Les Gnostiques pauliciens puis les Euchistes persécutés par les empereurs de Byzance devaient être refoulés sur l'Occident sous le nom de Cathares, de Manichéens où ils avaient fondé des communautés secrètes dans le Nord et dans le Midi de l'Europe » (sic), l'étudiant Roche cherche de plus amples renseignements sur ces communautés.

Au cours de sa quête spirituelle et philosophique. Déodat Roche reçoit l'impulsion de Édouard Schuré qui l'amènera à l'étude des religions de Zoroastre et du Bouddha, mais « l'idéal bouddhiste » qu'il vécut sincèrement dans son adolescence est tempéré par l'ardent zoroastrisme de son père. Il en retirera de l'une « qu'il n'est pas besoin de prêtres qui nous mettent en communication avec l'Être suprême » (sic) de l'autre, la notion des deux principes, de la dualité.

Une conférence de Léon Denis, les cours du professeur Frédéric Raush, juif, malmené par les étudiants au cours de l'affaire Dreyfus, l'inciteront à la tolérance, à « la résolution d'étudier la gnose ancienne comme la voie de l'Amour » (L'Église romaine et les Cathares albigeois p. 273). à la nécessité impérative du perfectionnement intérieur, facilité par la chasteté et un régime végétarien qui doit aboutir non point à un égoïsme étroit, mais à l'action altruiste.

« C'est en agissant, en vivant pour les autres qu'on s'élève par soi même à la hauteur du Moi Spirituel, du Soi analogue à celui de tous les autres » (p. 274). « Le but du christianisme est l'action altruiste par l'Amour et le Sacrifice » (p. 274).

Au cours de ces diverses recherches, D. Roche apprenait ainsi qu'au Moyen-Âge, existaient, en Allemagne et en Italie, des corporations de constructeurs « de grands édifices » qui, au cours des siècles donnèrent naissance à la Franc-Maçonnerie Moderne, à travers l'Alchimie et la Rose-Croix. Par la légende d'Hiram dont il entrevoit le vaste symbolisme, il croit trouver l'exposé de « la religion naturelle, universelle, immuable » et plus tard il demandera son entrée en Loge maçonnique du Grand-Orient de France, dont il suivra assidûment les tenues et travaux jusqu'à l'âge de 90 ans.

Ses études terminées, Déodat Roché entra dans la magistrature à Limoux d'abord ; à 29 ans, il épousera une jeune fille appartenant à la bourgeoisie héraultaise, sans fortune, mais riche d'exceptionnelles qualités d'intelligence et de cœur, d'une si profonde loyauté. Elle déclenchait en lui parfois de brutales réflexions mais sans nulle méchanceté. Elle fut pour le philosophe une parfaite compagne, le débarrassant des soucis matériels et quotidiens gênants pour des recherches, s'intéressant à son travail, et lui servant parfois de secrétaire. Lorsque, en 1938, elle mourut après une brève maladie, la séparation fut cruelle pour le veuf, qui vécut alors avec sa mère, toujours active et dévouée. En 1946, à son tour, celle-ci quitta le monde visible pour le petit cimetière d'Arques.

Mais, Marie-Louise Roché en 1902, avait donné à son mari, un fils qui fut prénommé Paul, en souvenir de son grand-père.

Élevé par sa mère, Paul n'avait point hérité de la spiritualité de son père. « Matérialiste » il ironisait volontiers sur les convictions paternelles, ce que le père acceptait avec indulgence et affection. Après des études de droit, Paul devint à son tour magistrat au Maroc où il se maria et eut de son union trois enfants, deux garçons et une fille, dont Déodat Roche parlait avec grande tendresse. Chaque été, Paul venait à Arques, et les rapports familiaux étaient affectueux.

Notre stupeur a donc été très grande quand nous avons appris sous la plume d'un biographe que le père avait « renié » son fils ; je crois que la vérité est moins tragique Paul Roché, très malade, paralysé, à la retraite, ne pouvait plus aller à Arques ; et Déodat, isolé, en reconnaissance des soins qu'elle lui prodiguait depuis de nombreuses années, donna à sa « gouvernante-secrétaire » la maison familiale, geste qui pourrait laisser croire au reniement évoqué. Pour ces mêmes raisons, Déodat légua sa bibliothèque au fils de son infirmière qu'il avait vu grandir et s'intéresser avec bonheur à ses travaux philosophiques.

Après Limoux, Déodat Roché fut nommé au tribunal de Carcassonne ; il devint plus tard Président du Tribunal de Castelnaudary, puis vice-président et enfin Président du Tribunal de Béziers où il exerçait ses fonctions judiciaires lors de la 2^e guerre mondiale, en magistrat intègre, ayant un sens profond de l'équité, compréhensif et indulgent, dans la mesure du possible, pour les coupables qui comparaissaient devant lui, surtout pour les plus déshérités.

Lucienne Julien dans *Spiritualité cathare – hier, aujourd'hui, demain* (Hors série, mai 1994)

Cette attitude humaine lui avait valu au cours de sa carrière quelques démêlés ainsi à Limoux, un homme politique influent qui n'avait pas admis un jugement rendu par le magistrat contre des grévistes défendant leur droit à la vie, lui créa des difficultés. Fidèle à ses convictions Déodat, malgré les menaces qui lui furent faites, maintint sa position à l'égard des grévistes qui luttèrent pour leur dignité, défendant ainsi l'indépendance de la magistrature à l'égard de la politique.

Malgré le travail intensif qui fut le sien au Tribunal de Béziers, encombré de multiples affaires en suspens qu'il régla relativement vile, Déodat Roché fut, en 1943, mis à la retraite d'office par le gouvernement de Vichy sous le curieux prétexte « s'occupe d'histoire des religions et de spiritisme » (sic)!

Le Président en retraite allait disposer du temps qui lui avait toujours manqué au cours de sa vie professionnelle active: il se retira à Arques, où il poursuivit dès lors ses travaux sur le Catharisme dont il disait « mes sympathies vont à l'Église Cathare à laquelle je suis lié par la tradition ; mon village a été détruit par les Croisés en 1210. J'ai rêvé dans son château. J'ai pensé à ses martyrs brûlés sous prétexte de sorcellerie et j'ai senti couler dans mes veines le sang des Albigeois » (p. 277 Égl. cathare).

On oublie trop aujourd'hui, le considérable travail que fit cet homme pour connaître et comprendre ce mouvement de pensée du XIII^e siècle. Il se fixa pour tâche essentielle, pour Mission, de lutter contre les mensonges déversés contre ces soi-disant « hérétiques » redonnant à cette école initiatique qu'était le Catharisme, son véritable visage, en partie hérité du Manichéisme.

Conscient de l'importance de cette pensée gnostique que caractérisait un profond idéal moral, empreint de lucidité extrême, Déodat Roche, souhaitait la dévoiler à ses contemporains parce qu'elle lui paraissait contenir, en dépit des calomnies proférées par l'Inquisition et l'Église vaticane, des germes d'avenir spirituel pour les Hommes de notre Terre.

Ayant lui-même suivi un long chemin initiatique, il avait pressenti que les Cathares étaient un maillon dans la longue chaîne des Initiés qui va des Mystères de l'Antiquité lointaine à nos modernes sociétés initiatiques.

Fort d'une longue expérience personnelle, au cours d'amicales conversations, Roché faisait allusion aux diverses initiations qu'il avait vécues. Y prétendait-il ?

« Très tôt (ses) organes de perception occultes étaient déjà ouverts » (Égl. R. p 277) ; il s'étendait sur les expériences de télépathie qu'il avait pratiquées avec deux de ses amis dont un médecin dans l'Ordre Martiniste de Sédir qui lui avait conseillé comme nourriture spirituelle de lire l'Évangile.

Il trouve la voie manichéenne par l'action en prenant connaissance de l'œuvre de Louis Claude de St Martin « le philosophe inconnu » qui confortera sa croyance au dualisme moral, cosmique et métaphysique.

Avec Doinel, devenu bibliothécaire à Carcassonne, il se rapproche du courant gnostique.

Stanislas de Guaita lui permet d'apprécier la valeur de la vie active.

Il entre en relation avec Fabre des Essarts, chef de l'Église martiniste, et parallèlement, après avoir appris le passage dans son village de l'ost de Montfort, il crée en 1899, un petit journal « le Réveil des Albigeois » qu'il gèrera jusqu'en 1900.

Quelques temps plus tard, il rencontrera Prosper Estiu, poète, instituteur à Rennes-le-Château, ardent défenseur des Cathares.

À cette même époque il échange son journal le Réveil des Albigeois avec la revue « Die Gnosis » éditée à Vienne, qui lui apporte un premier exposé de l'Anthroposophie de Rudolf Steiner.

À Carcassonne, je l'ai déjà dit il avait sollicité son entrée en Franc-Maçonnerie; la qualité de ses travaux, son interprétation très riche des symboles maçonniques, lui permettent donc de franchir les diverses étapes des grades maçonniques. Il atteindra ainsi le 32^e degré et refusera l'accession au dernier degré, le 33^e, considérant qu'est perdu le sens initiatique de ce grade pour ne plus être qu'administratif. Dans la loge de Carcassonne, il sera Maître-Vénérable, c'est-à-dire responsable des travaux de la Loge pour une période donnée. Et c'est dans ce cadre ésotérique que D. Roché pensera, jusqu'à sa mort, retrouver l'Homme Universel du Manichéisme, l'Adam céleste des Cathares.

La lecture des ouvrages de Schuré « Les Grands Initiés » puis « l'Ésotérisme Chrétien » le ramène vers l'Anthroposophie, vers Rudolf Steiner dont « l'enseignement spirituel est basé sur des expériences faites à la manière des sciences naturelles modernes et dont le but est de conduire l'humanité à l'amour spirituel »

Le philosophe méridional aurait dû normalement rencontrer R. Steiner aux alentours de 1912, divers événements familiaux ou professionnels, puis la 1^{ère} guerre mondiale retardèrent cette rencontre qui ne se réalisa qu'en 1922 ; une communication « télépathique » puis une lettre invitèrent Roché à se rendre à Dornach.

Lucienne Julien dans *Spiritualité cathare – hier, aujourd'hui, demain* (Hors série, mai 1994)

Lorsqu'il entra dans le bureau de Rudolf Steiner, il fut frappé par le regard de celui-ci, qui lui déclara tout de suite « Heureux sont ceux qui savent ce qu'ils viennent chercher ici »(sic).

L'entretien entre les deux hommes dura environ une heure ; Déodat Roché resta muet sur les sujets abordés, mais l'on peut supposer qu'il fut question du Catharisme à défendre contre les erreurs commises à son encontre.

À partir de 1922, Déodat Roché étudia longuement l'Anthroposophie ; lisant avec facilité la langue allemande, il put étendre ses connaissances au-delà des rares traductions françaises (que l'on pouvait trouver à Paris) de l'œuvre steinérienne éditée à Dornach.

De fréquents voyages le conduisirent aussi dans le Tarn, chez une anthroposophe de vieille date ; mais D. Roché se rendit maintes fois à Dornach où, à la « Semaine Française » il présentait chaque année, une conférence. Après 1928, il rencontrera fréquemment Albert Steffen, successeur à la tête de la Société anthroposophique, de Rudolf Steiner, mort en 1925.

Et finalement Déodat Roché entra en relations avec des membres de la Fraternité blanche (à ne pas confondre avec une secte de même nom) du Slave Grand Maître Peter Deunov qui incitait ses adeptes à la culture de l'amour spirituel et à la conquête de « l'intelligence du Bien » parce qu'il ne voulait que le bien en toute chose. Deunov mourut à 88 ans, en 1944, victime du régime nazi qui sévissait alors en Bulgarie.

À travers ces divers courants de pensée, Déodat Roché, s'était enrichi de connaissances philosophiques et ésotériques indispensables à sa longue quête, savant mais modeste, érudit mais sans prétention, aucune ombre de vanité ne l'affectera jusqu'à sa mort.

Fidèle à son souci d'action, Déodat Roché va joindre à sa recherche spirituelle une activité politique et sociale intense. Il se réclamait dans ce domaine du parti « radical socialiste » qui lui paraissait respecter le mieux la liberté individuelle de l'homme. Après son père, après son cousin Hubert, à son tour, il deviendra maire de Arques et administrera pendant plusieurs années cette petite commune des Corbières, avec un tel souci du bien général, avec tant d'esprit de tolérance et d'équité, qu'il sera, à chaque consultation électorale municipale, réélu avec la totalité des voix des votants masculins les femmes n'ayant pas encore le droit de vote — également conseiller d'arrondissement, il entrera en 1945 au Conseil Général de l'Aude où il défendra avec ténacité et talent les intérêts économiques de ses Hautes-Corbières, suscitant l'estime et l'admiration de tous ses pairs. En 1947 pour lui rendre hommage de son vivant, le Conseil Général de l'Aude éditera à ses frais l'un de ses premiers ouvrages « Le Catharisme » afin d'en pourvoir toutes les bibliothèques. Ce livre connut un tel succès qu'il fut très rapidement épuisé puis réédité car il apportait des idées nouvelles et des précisions jamais données jusqu'alors sur cette résurgence du Manichéisme.

Déjà, dès 1929. Déodat Roché avait écrit une grande partie des « Dialogues » qui deviendront le corpus essentiel de l'important ouvrage intitulé « L'Église romaine et les Cathares albigeois' ». Soucieux de vérité, l'auteur avait remanié son travail plusieurs fois, pour prendre en compte toutes les découvertes, toutes les recherches effectuées ça et là, en Allemagne en particulier.

Encouragé peut-être par le succès de son dernier écrit, l'auteur rédige et fait paraître alors son magistral et si riche livre « Études manichéennes et cathares » qui apportait au monde intellectuel de remarquables pages sur les origines manichéennes du catharisme, sur St Augustin, sur la Pistis Sophia, texte gnostique de très grande importance, sur le problème du Mal, sur le Graal pyrénéen. La réédition de cet ouvrage nous paraît nécessaire mais elle n'a pu être réalisée encore, ce que nous déplorons.

Dès 1948 à 1950 Déodat Roché consacra une grande partie de son temps et de ses ressources personnelles à la rédaction de la revue qu'il venait de créer : « Cahiers d'Études Cathares » qui, modeste à ses débuts, deviendra, très rapidement, revue internationale, reçue aux U.S.A., au Japon, et bien entendu dans tous les pays d'Europe. Russie communiste exceptée.

Cette revue apportait à ses lecteurs le fruit des recherches faites par D. Roché et de quelques uns de ses rares collaborateurs dont Nita de Pierrefeu, Simone Hannedouche, Fernand Niel, Fernand Costes, René Nelli dont les noms figurent sur les premiers numéros de la Revue ; plus tard viendront collaborer à celle-ci Charles Delpoux, Jean Duvernoy, Marcel Dando (d'Angleterre), le docteur allemand Sandkühler, l'écrivain suisse Paul Ladame, et Michel Roquebert.

En avril 1950, sur l'instance de ses proches collaborateurs, Déodat Roché créait la « Société du Souvenir et des Études Cathares » Le « Cahier » devenait ainsi le lien visible et intellectuel de tous les historiens, savants ou philosophes gnostiques passionnés par le Catharisme.

Lucienne Julien dans *Spiritualité cathare – hier, aujourd'hui, demain* (Hors série, mai 1994)

Des congrès annuels auront lieu dans diverses villes méridionales et le directeur de la Société multipliera ses conférences à Paris, en Belgique, en Suisse, et fréquemment à Toulouse. Actuellement la Société du Souvenir et des Études Cathares existe toujours et les Cahiers continuent de paraître.

Le souhait de voir rééditer « le Catharisme » paru en 1947-48, avait été formulé mais son auteur avait refusé son autorisation car ce premier ouvrage ne lui paraissait pas tenir compte des dernières découvertes concernant le catharisme ; c'est donc en 1975 que Déodat Roché le faisait à nouveau paraître en 2 volumes sous son premier titre « Le catharisme (I et II) » Jugeant nécessaires les rencontres annuelles de sociétaires. Déodat Roché avait organisé un camp d'été à l'Estagnol près du village d'Arques. C'est ainsi que se tiendront aux mois de juillet-août des séjours philosophiques où les journées s'y déroulaient, enrichissantes et sereines, avec séances de travail, conférences matin et fin d'après-midi, discussions multiples entre collaborateurs, recherches symboliques en cours de soirée et Déodat Roché de prodiguer ses connaissances avec la même simplicité, le même calme, la même bienveillance qu'on lui connaissait ailleurs.

En 1960, grâce à la générosité de l'un des plus anciens membres de la Société, Fernand Costes, montségurien de souche, une stèle du Souvenir fut érigée au pied même de la forteresse en ruines ; les sociétaires proches s'y rendaient soit à la Pentecôte, soit au solstice d'été pour une brève pause puis terminaient la journée à l'Hestia où Madame de Pierrefeu mettait à leur disposition pour une causerie, la confortable maison en pierre de pays qu'elle habitait depuis longtemps.

Dans sa maison de Arques, Déodat Roché recevait de multiples visiteurs à qui il communiquait le résultat de ses recherches, de ses connaissances afin que le catharisme puisse être réhabilité, prétendant que peu importe le canal de la vérité pourvu que celle-ci soit reçue (sic). Quelques détracteurs ont prétendu que D. Roché n'était pas franc, ne concluait pas, qu'il était hésitant dans ses propos. En réalité, par haine du mensonge, par souci de la vérité, cet homme calquait, si l'on peut dire sur la morale cathare sa propre conduite. Il n'affirmait que ce dont il était sûr. Indulgent il ne voulait voir en toutes choses que le bien ; compréhensif il n'attaquait, ne critiquait personne ; discret, d'une très grande bonté, il savait reconforter et conseiller ceux qui allaient lui confier leurs chagrins. Même les chats bénéficiaient de sa bonté, sous forme de poisson en conserve, les fameux « Pilchards ».

Respectueux de la nature, de toutes les fleurs des champs, ce magistrat intègre, infatigable travailleur, était à l'écoute du Monde.

C'est cette figure de légende, pourtant bien réelle et présente pendant plus d'un siècle au cœur des Corbières Cathares, que je rencontrais, le 2 septembre 1929 dans l'humble secrétariat de la Mairie d'Arqués. Mais je ne savais pas à cette date que j'allais vivre dans son ombre magistrale la plus grande aventure intellectuelle et spirituelle de ma vie autour de la grande quête gnostique du Catharisme.

Lucienne Julien